

L'AFFAIRE EST DANS LE VRAC

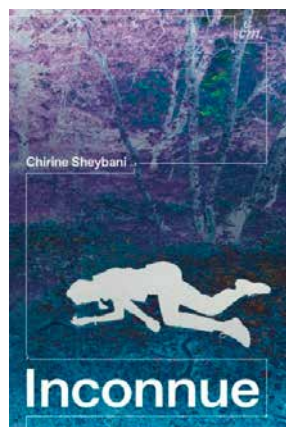
De l'emmental mémoriel

Une femme est retrouvée dans le Jura, la mémoire en miettes. L'autrice, la Genevoise Chirine Sheybani, comble les trous. Ceux dans lesquels on enterre sa conscience. **Pascal Busset**

Les gens qui ne font jamais de bruit ont-ils de meilleures oreilles que les autres? En tous les cas celles de Gustave fonctionnent bien. Car ce soir-là, près de sa ferme du Jura français, c'est bien lui qui a entendu des cris, un appel au secours, malgré les éléments déchaînés. Ces lieux, c'est lui qui en parle le mieux. «Moyenne montagne faite de pâturages. La vue sur le Léman. Sur les Alpes, les jours de très beau temps. L'odeur de la roche au soleil. Celle de l'herbe. Des fleurs. Des chemins de terre. Chez lui. Son coin. Son coin de caractère. Parce que quand le ciel se gonfle, il n'y va pas de main morte. Ça pète. Ça fouette. Ça claque. Il aime cette violence des vents. De la pluie. Quelques fois même la grêle.» On apprendra, bien plus tard, le prénom et le nom de celle qu'il a retrouvée, car pour l'instant dans son cerveau c'est le brouillard, sa mémoire n'est que courants d'air. Aux HUG où elle a été admise, son dossier porte la mention *Inconnue du Jura*.

Le prix de l'oubli

C'est donc un roman «à trous» que nous propose Chirine Sheybani puisqu'il nous faut composer avec cette amnésie, état confusionnel que viennent souligner l'abondante ponctuation, les grands espaces entre les paragraphes, l'aération graphique du texte. Alors que des souvenirs affleurent - la date du 22 juillet 2022, un concert de Juliette Armanet, le bruit d'une



clochette... -, que des pièces «s'emboîtent», l'Inconnue, sur les conseils de sa médecin, tente, elle aussi, de remplir le vide. Dans un cahier, elle note ce qui passe par cette tête défaillante, essaie de remettre de l'ordre dans cet emmental mémoriel. «Je pars de peu, proche du rien. Je sais pourtant que tout est là, mais enfermé derrière une cloison que je ne parviens pas à traverser.» Et puis dans cette histoire, il y a une colocataire inquiète, une fliquette qui rêve à une affaire passionnante, une odeur,

des lèvres, des mains, une envie, un accent fribourgeois, une relation bien dans l'air du temps et... un corps retrouvé dans la montagne. Un corps «tordu, avachi dans une drôle de position plus vraiment humaine. Abimé. À moitié mangé.» Les faits qui se déroulent l'été pourraient-ils se révéler être aussi des faits divers? Et si de la banalité naissait la fatalité? Qu'importe au fond! Si un jour on retrouve la clef, on peut très bien choisir de fermer à double tour la porte de sa conscience. À la fin, comme souvent, c'est le poète - ici le Vaudois Gustave Roud - qui a raison: «Mais déjà tu appartenais pour toujours à la nuit»... ■

Inconnue, Chirine Sheybani, Éditions Cousu Mouche, 166 pages.

DEHORS

BLABL'ART Un monologue à plusieurs. C'est ce que propose en ce moment L'Arsenic à Lausanne. Oratrice en chef de l'événement, la chorégraphe Nicole Seiler assure le maintien de la logorrhée, tandis que les spectateurs entrent et sortent au gré de leurs envies. *Monologue #6*, jusqu'au 12 octobre. www.arsenic.ch

BELLES BOUCLES Le vendredi 17 octobre, le club La Spirale à Fribourg accueille le quartet Kuma. Le groupe pratique une joyeuse expérimentation jazz-funk entre musiques acoustiques et électroniques. «Les thèmes deviennent des boucles, dans une écriture jazz qui a métabolisé la culture du sample», écrit l'organisateur. www.laspirale.ch

ERREUR, STUPEUR, ETC. Mise en résonance d'artefacts empruntés au Musée des erreurs

de Bruxelles notamment, l'exposition de Pierre Leguillon s'intéresse aux enjeux culturels et politiques des œuvres. Intrigant. *Erratum musical*, jusqu'au 30 novembre au Manoir de Martigny. www.manoir-martigny.ch

LE COURAGE DES OUVRIÈRES La dessinatrice Fanny Vaucher et le journaliste Eric Burnand sortent leur troisième album historique, *La Révolte des cigarières*, aux Éditions Antipodes. Après *Le Siècle d'Emma* (2019) et *Le Siècle de Jeanne* (2022), cette bande dessinée raconte la révolte, en 1907, des «petites mains» féminines d'une fabrique de cigares yverdonnoise. L'artiste propose une fresque là où les événements se sont déroulés. www.musee-yverdon-region.ch et www.fixement.com

S. A. et J.-L. W.

FOLLES ÉMOTIONS BIEN-AIMÉ, ON L'ADORE

D' Suzanne Bien-Aimé, psychiatre. Les présentations sont faites.

Un peu court? Vous avez raison. Ajoutons donc que cette ex-criminologue qui travailla avec la police (métier avec lequel elle renouera le temps d'un épisode) vient d'intégrer l'aile D d'un institut psychiatrique québécois (comme thérapeute, pas comme patiente), que ses yeux sont emplis de tristesse (traumatisme dont l'origine sera révélée dès l'épisode 2) et que ses larmes ont le goût de l'alcool. Que dire de plus? Qu'enfant, elle a été retrouvée dans une poubelle, puis adoptée par un couple d'Haïtiens, que lesbienne, elle peut tomber amoureuse d'un homme, que psychiatre, elle use de méthodes qu'on pourrait juger iconoclastes si elles n'étaient pas simplement professionnelles, profondément humaines. Ah, on allait oublier, c'est aussi le meilleur personnage qu'on ait vu à l'écran depuis «un bon bout» de temps», comme on dit là-bas, dans la Belle Province. Autrice et actrice principale, Florence Longpré transforme un essai déjà prometteur - *Audrey est revenue* - en signant une série dont la puissance émotionnelle est exceptionnelle (si à chaque épisode vos yeux restent secs, allez le passer, votre entretien pour ce poste de directeur des ressources humaines chez Goldman Sachs!). Elle offre en prime son meilleur rôle à Thomas Ngijol et redonne ses lettres de noblesse à un mot utilisé aujourd'hui à tort et à travers. *Empathie*, ça fait du bien. Un bien fou!

Empathie, créée par Florence Longpré, Canal+, dix épisodes.



PRISE DE DETTE À COUTEAUX TIRÉS

Jake (Jude Law), c'est le type canon; Vince (Jason Bateman), le boulet. Le premier gère le Black Rabbit, un restaurant new-yorkais branché dont la

terrasse offre une vue imprenable sur le pont de Brooklyn, le second, de retour après deux ans de silence radio, a l'art de se fourrer dans les mauvais coups et doit s'acquitter d'une dette de jeu plutôt salée. «Je suis une pandémie à moi tout seul», dira-t-il, lucide... Plombée par des premiers épisodes beaucoup trop longs, la sauce manque d'abord de liant, mais les ingrédients d'une série finalement digeste se mettent en place et on apprécie une relation fraternelle aigre-douce, une bande-son aux petits oignons et un personnage de bookmaker muet assez savoureux.

Black Rabbit, créée par Zach Baylin et Kate Susman, Netflix, huit épisodes.

■ Pascal Busset



ROMAN

Go-ban et tracas à Banja Luka

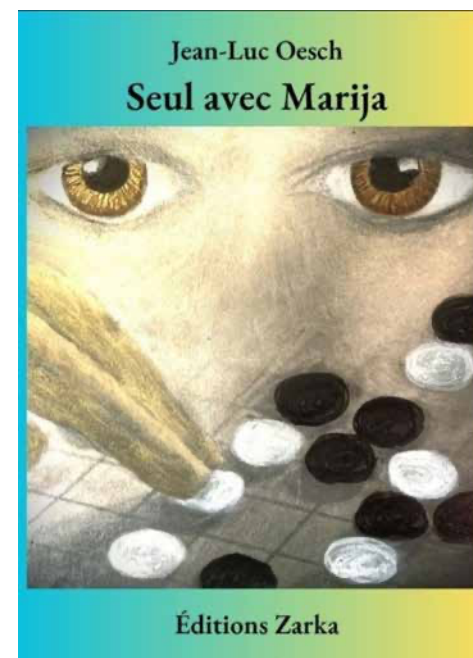
Quand les rêveries en rose de la crise d'un quarantenaire se prennent les pieds dans les pierres noires et blanches du plateau de jeu, la redescente est brutale. **Philippe Clément**

Le jeu de go a beau être infiniment moins guerrier et bien plus subtil que les échecs, ses enseignements n'en sont pas moins implacables. Caricature de petit cadre de la région parisienne, la quarantaine, une femme, deux filles et un job aussi terne que répétitif, Jacques va en faire la dure expérience.

Quand le go séduit le bobo

Englué dans une routine ronronnante, devenu peu à peu indifférent à tout, ledit Jacques va croire se découvrir une nouvelle passion: le jeu de go. C'est bien, ça, le go! C'est exotique, «cérébral», peu courant et un rien élitiste. Bref, ça a toutes les qualités pour permettre à Jacques de devenir «différent». Alors évidemment, Jacques tombe dans le panneau. En bon Occidental, il plonge dans le go comme d'autres se noient dans les arts martiaux ou l'ésotérisme oriental: il achète et dévore des bouquins, vit go, dors go, délaisse enfants, femme et travail. Il va même jusqu'à transformer une pièce de son appartement en «pièce de go», sans doute persuadé que s'imprégner du jeu fera de lui un éclairé.

Mais Jacques n'a rien compris à l'esprit du go. Il a juste saisi l'occasion, comme avec les échecs à l'époque de ses études, de se donner une posture. Surtout pour ressembler à celui qui lui a fait découvrir le jeu et dont il admire l'attitude. Rien de sincère ni d'authentique là-dedans. D'ailleurs, il ne lui faut pas longtemps pour, sans même s'en rendre compte, voir sa «passion» du jeu être éclipsée par celle, encore plus clichée, du mystère planant autour de Marija, la joueuse de go de Banja Luka rencontrée sur un forum



internet et au sujet de laquelle il se met à fantasmer. Plus banal, tu pleures.

Habile renversement de perspective

Vous l'aurez compris, Jacques n'est en réalité qu'un pion. Mieux: une pierre blanche, placée là par l'auteur pour lui permettre de construire sa partie de go et d'écrire la suite de son roman. À la moitié du livre effectivement, le plateau tourne. Quittant le récit à la première personne de Jacques, c'est dorénavant au travers des

pierres noires, des yeux et du ressenti de Marija que la partie et le récit se poursuivent. Marija qui, elle, a compris et assimilé l'esprit du jeu. Il faut dire qu'en Bosnie-Herzégovine, une femme qui élève seule sa fille n'a sans doute pas le loisir d'être aussi superficielle qu'un bobo parisien. Peut-être aussi que les maîtres bosniaques du jeu sont meilleurs enseignants que les livres. Allez savoir.

Retour sur terre

Toujours est-il qu'à la banalité terne de la vision «romantique» de Jacques va succéder la passion prudente et circonspecte de Marija. Et que la rencontre des deux mondes va déboucher sur une confrontation sans merci. Alors que, sur les plateaux du tournoi organisé à Banja Luka par Marija et ses amis, les pierres blanches et noires s'alignent au gré de l'habileté des joueurs, la partie qui se poursuit entre Jacques et l'héroïne va mettre en lumière le fossé entre dilettante et impliquée, entre rêve et pragmatisme, entre superficialité et réalisme. Et, comme pour mieux encore souligner l'infinie subtilité du go, il va falloir lire jusqu'aux dernières phrases de l'ultime page pour comprendre qu'à ce jeu, tant que la dernière pierre n'a pas été posée sur le go-ban, la partie n'est pas terminée. Et que tout peut encore basculer. Un livre révélateur, cruel, pertinent et savoureux. ■

Seul avec Marija, Jean-Luc Oesch, Éditions Zarka, 174 pages.

BD

L'autre Gotlib

S'il y a bien une passion constante que l'on retrouve dans toute l'œuvre de Marcel Gotlib, c'est la musique. Pour le dessinateur des *Dingodossiers* et de la *Rubrique-à-Brac*, humour et musique sont toujours allés de pair, l'un influençant l'autre et vice-versa. Guitariste et illustrateur accompli, il doit autant à Harvey Kurtzman qu'à Georges Brassens. Et lorsque la révolution rock déferle sur la société, Gotlib est emporté et se raccroche au *Sgt. Pepper's* des Beatles avant de goûter à toutes les expérimentations offertes par la période psychédélique. La liberté apparue en musique contamine alors ses BD et il aborde la phase adulte de sa carrière, avec la fondation de *L'Écho des Savanes* puis de *Fluide Glacial*.

L'ambition de l'opuscule *Gotlib et la musique*, rédigé par le scénariste Arnaud Le Goufflec (*Mondo Reverso* ou *Monsieur Léon*) et illustré de nombreux documents sortis des archives du maître, est de recenser les nombreux ponts entre les deux arts dans le parcours de l'homme qui a chamboulé la BD franco-belge. Cet angle est d'une infinie richesse et apporte un éclairage transversal sur un phénomène qui a été un peu

gommé avec le recueil de l'œuvre en volumes. Des parodies de pochettes d'albums aux paroles de chansons illustrées, des illustrations pour *Rock & Folk* aux hommages cachés dans les planches ou les couvertures de *Fluide*, on redécouvre les traces d'une passion dévorante qui a guidé Gotlib tout au long de sa vie. C'est passionnant. Et on espère que ça encouragera l'éditeur à republier l'album depuis longtemps indisponible *Pop & Rock & Colégram* réalisé avec Solé et Dister. ■ **Stéphane Babey**

Gotlib et la musique, Arnaud Le Goufflec, Fluide Glacial, 72 pages.

